

Benoît Gautier, entre scène et grand écran

Journaliste, homme de télévision, de radio, de cinéma et de théâtre, Benoît Gautier est un enfant de La Roche-sur-Yon. Installé à Paris, l'ancien élève du conservatoire revient périodiquement dans la préfecture vendéenne.

Il était l'été 2015 aux Sables d'Olonne pour mettre en scène les visites théâtralisées « Chaume must go on ». L'occasion d'une rencontre et d'un retour sur un parcours aussi dense qu'éclectique.

Quelle a été votre enfance en Vendée ?

Je suis né à La Roche-sur-Yon dans les années 60 et j'y ai passé mes jeunes années. J'étais un enfant plutôt rêveur, qui avait développé son imaginaire dans une ville à l'ambiance chabrolienne à l'époque. Pour m'évader du quotidien, je bouffais un bouquin par jour à la bibliothèque. Je me suis assez rapidement intéressé au spectacle, d'abord par la musique, avec les Jeunesses Musicales de France, ma première expérience sur scène.

Qu'est-ce qui vous a décidé à poursuivre dans les métiers du spectacle ?

En 1973 j'étais collégien. Le père d'un élève de ma classe était projectionniste itinérant et grâce à lui, j'ai vu *La Nuit américaine*. Cela a été un choc total. J'ai alors développé une passion pour François Truffaut. Je me suis dit « c'est ça que je veux faire ». Être comme ces gens de cinéma qui vivent et fabriquent quelque chose ensemble. J'étais tellement exalté à la sortie de la projection, que j'ai grillé un feu rouge à vélo et me suis fait renverser par une voiture ! Puis à 16 ans, deuxième révélation. Je commence à travailler pour financer des cours au conservatoire de La Roche. La rencontre avec mes profs de l'époque a été déterminante. Ce sont eux qui m'ont appris le théâtre. À ce moment-là, j'ai su que je ne voudrais jamais travailler huit heures par jour dans un bureau. Avec tout le respect que j'ai pour ceux qui le font bien entendu.

Puis il a fallu « monter à Paris »...

Oui, après une brève escale au conservatoire de Nantes. J'avais environ 18 ans et il était évident pour moi que tout se jouait à Paris. Arrivé à la capitale, je passe plus de temps sur scène qu'en cours. Je ne me fais pas trop remarquer. J'intègre ensuite le studio Pygmalion sur les conseils d'Anne Parillaud, rencontrée dans un cours de chant. C'était une sorte de laboratoire pour comédiens. J'étais dans la même promotion que Chiara Mastroianni. Mais pour y rester, il a fallu que je trouve un travail. J'étais veilleur de nuit dans un hôtel, encore une référence à Truffaut⁽¹⁾, je travaillais dans une entreprise le matin et je répétais l'après-midi. Rapidement, je me suis mis à l'écriture. Ma première pièce a été radiophonique alors que je faisais des voix pour France Inter. *Hôtel des mortes saisons* a été interprétée sur les ondes de France Culture par Bernard-Pierre Donnadieu.

Quand avez-vous commencé la mise en scène ?

C'était au début des années 90. Une pièce intitulée *Tu m'aimes-tu ?* d'une compagnie franco-québécoise nouvellement créée par un comédien. Il est venu me voir avec le texte. La pièce a tourné en Avignon et au Canada. Puis, en 2000, j'entre en résidence au Guichet Montparnasse pour y monter *Peau d'âme*, qui sera reprise jusqu'en 2011. À la même période, je rencontre les textes de Lamy Tremblay dont j'adapterai trois pièces durant une résidence de quatre années au Centre culturel canadien de Paris. Depuis, je fais une mise en scène de théâtre tous les trois ou quatre ans environ.

Et le cinéma est toujours présent ?

Oui. Je suis un fou de cinéma depuis longtemps. Pourtant, gamin, j'y allais très peu. Je connaissais les génériques mais pas les films ! Je me suis rattrapé à Paris où je passais parfois la moitié de la journée à voir quatre fois le même film d'affilée, pour l'analyser. C'était l'époque des cinémas permanents. Depuis 2006, j'ai pris le train du web avec la création de deux blogs consacrés au 7^e art. Et j'anime aujourd'hui le site internet cinegautier.com. Une activité qui m'a donné toute ma légitimité en tant que journaliste de cinéma.

Quel regard posez-vous sur votre ville natale aujourd'hui ?

Je reviens à La Roche de temps en temps. Je profite de mon passage pour aller au Concorde. Je suis content qu'un festival de cinéma comme le FIF⁽²⁾ s'y déroule maintenant. Je suis également très surpris de la transformation de la place Napoléon. Elle me rappelle à chaque fois une nouvelle que j'avais écrite encore enfant. Cela s'appelait *L'index de Napoléon*. C'était à la suite de la projection au Concorde de *Si c'était à refaire* de Claude Lelouch. Mon premier émoi devant Catherine Deneuve...

(1) Antoine Doinel est veilleur de nuit au début de *Baisers volés* de François Truffaut en 1968.

(2) Le Festival International du Film de La Roche-sur-Yon se tient tous les ans en octobre.